

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'esthétique du foyer (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 70-84

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Esthétique du Foyer ⁽¹⁾

(Suite)

Il est essentiel de ne jamais oublier qu'on bâtit des maisons pour vivre dans leur intérieur et que, par conséquent, en bonne logique, c'est la distribution intime du logis qui doit réagir sur les lignes générales de son architecture et même les déterminer.

Malheureusement, on procède autrement de nos jours, surtout dans les villes un peu importantes où l'on construit les maisons *pour la rue* et où l'ordonnance des appartements est sacrifiée à la belle façade.

C'est pourquoi je ne suis pas un très chaud partisan de ces concours de façades qui poussent à la recherche des nouveautés exclusivement décoratives et à la profusion des ornements factices.

Je me réjouis, au contraire, qu'on substitue, peu à peu, à ce moyen de stimulation architecturale, ces concours de maisons dans lesquels on tient compte, avant tout, de l'appropriation au but et de la parfaite adaptation des plans au service du logis.

Nos demeures se divisent habituellement en deux parties — je parle ici des logements bourgeois — la partie *publique*, réservée à la réception, la partie privée qui comprend les chambres à coucher, la cuisine et autres dépendances.

Actuellement, dans la plupart des maisons locatives on donne aux pièces d'apparat la place la plus considérable, la meilleure situation, tandis que les locaux où *habite réellement* la famille sont sacrifiés et situés souvent sur des cours fétides, obscures et pernicieuses.

En Angleterre il n'en est pas ainsi, ce sont les chambres d'enfants, — la *nursery* — les salles de bains qui

(1) Conférence donnée à Soleure par M. G. de Montenach, dans la salle du Grand Comèsil, le 11 Novembre 1910, sous les auspices de la *Töpfergesellschaft*.

passent avant le salon et on n'hésite pas à se passer de celui-ci pour donner plus d'aisance à la vie familiale.

Voilà un exemple qu'il faudrait suivre — il en est temps, — car, par snobisme, par esprit d'imitation, des familles de ressources très modiques veulent maintenant avoir un salon et se gênent stupidement pour cela.

Aussi M. l'Abbé Lemire, dans un de ses discours à la Chambre française, a-t-il bien fait de signaler les méfaits sociaux de « l'imbécile salon bourgeois. »

M. Henry de Varigny, sous ce titre : *Côté Nord, côté Sud*, a publié une longue chronique scientifique dans laquelle il étudie l'influence du soleil sur le logement et la santé de ses habitants. Il est évident que les maisons bien exposées au soleil sont plus salubres et que la mortalité y est moins grande et cependant quelques statistiques, dit-il, tendraient à infirmer ce jugement et à dérouter ainsi toutes les données des hygiénistes.

Voici comment M. de Varigny résout ce problème et on verra que ses conclusions viennent s'unir aux miennes en faveur d'une réforme dans la disposition néfaste et sottise de nos logis :

« Voici un appartement situé sur le côté nord de la rue, et par conséquent exposé au midi. Mais il n'y a sur la rue, et en plein midi, le plus souvent qu'une partie de l'appartement. Il y aura sur le devant le salon, la salle à manger, peut-être une chambre, mais c'est tout. Le reste est en retrait, sur une cour. On met sur le devant les pièces d'apparat et de réception : le salon, où beaucoup de personnes ne se tiennent pour ainsi dire jamais ; la salle à manger où l'on ne passe qu'un temps très court.

Les véritables pièces d'habitation sont ailleurs, en arrière, dans les profondeurs, sur une autre rue, et plus souvent sur une cour. Et alors il arrive ceci, que la partie la plus habitée d'un appartement avec façade au midi est exposée au nord ; la partie la plus habitée d'un appartement au nord est en réalité exposée au midi. Tout s'explique dans ces conditions. Nominalelement vous habitez un appartement exposé au midi ; mais ce qu'il y a au

midi ce sont les pièces dont vous vous servez le moins ; la famille vit surtout dans les pièces exposées au nord. Nominale ment vous occupez un appartement exposé au nord ; mais, en réalité, ne vivant ni dans votre salon ni dans votre salle à manger, vous passez la plus grande partie de votre temps dans des pièces exposées au midi. Et vous faites bien : les chiffres de la mortalité sont là pour le montrer, et ceux-ci, en révélant que l'on meurt plus dans les immeubles à façade au midi, font voir en réalité l'influence bienfaisante de l'exposition des pièces habitées au midi. L'apparente exception confirme la règle.

Conclusion : l'exposition au midi est la plus favorable à la santé, à condition toutefois que les pièces exposées au midi soient celles où l'on vit, celles où l'on passe le plus de temps ».

Ces remarques constituent un bon point de méditation, que je livre à nos architectes.

Puissent-ils renoncer à leur nouvelle manie d'introduire, coûte que coûte, un salon dans les appartements locatifs les plus modestes.

Les gens riches usent du moins de leur salon, ils y reçoivent, ils s'y tiennent, tandis que les petits employés, les petits rentiers enveloppent soigneusement son mobilier de housses et n'entrent pas trois fois l'an dans cette chambre de parade, et c'est pour se donner ce plaisir-là qu'ils se serrent pendant 360 jours dans un espace trop restreint et entassent les enfants dans des réduits ! La distribution de nos appartements est vraiment devenue trop routinière, il est temps de lui rendre plus de souplesse.

Le célèbre architecte parisien M. Flumet et d'autres de ses confrères se préoccupent vivement de cette réforme, entravée, le croirait-on, par le public lui-même, qui abandonne aisément ses traditions les plus sacrées, mais tient d'autant plus fermement à certaines habitudes parfaitement sottes et des moins rationnelles.

L'usage a prévalu, dans nos maisons, depuis le XVII^{me} siècle, de multiplier les compartiments, absolument

séparés les uns des autres et ne communiquant que par des portes et des corridors étroits.

On est au contraire porté maintenant à abattre les cloisons, à ouvrir de grandes baies réunissant ainsi plusieurs pièces ensemble.

Par ce moyen on arrive à donner beaucoup plus de variété à la disposition intérieure des logements.

J'ai vu des villas dans lesquelles le vestibule, le corridor, l'escalier, le salon, la salle à manger s'unissaient, se combinaient, formant un grand tout, un espace considérable, largement éclairé et possédant certains recoins plus intimes où grâce, à des portières, il était possible de s'isoler.

Je crois qu'il faut se défier de ces exagérations, la vie de famille demande à être mieux protégée, elle a ses larmes et ses orages, ses besoins de solitude et de méditation et nous ne pouvons vivre, comme un perroquet, sur un perchoir.

Je suis cependant fermement acquis à la suppression du salon et à sa réunion à la salle à manger, dans tous les logements d'une importance moyenne ; grâce à ce système il est possible de constituer au moins une grande pièce dans un appartement étroit et d'un loyer modique.

Déjà en 1858, dans son étude sur la famille, M. Richl annonçait, d'une manière quasi prophétique, que même dans les intérieurs les plus riches, le salon serait remplacé, peu à peu, par une *Wohnhalle*, susceptible de se prêter à plusieurs usages et donnant à la demeure tout entière plus d'aisance.

Cette prophétie s'est réalisée à la lettre, dans plusieurs pays ; la France seule et les contrées qui s'inspirent de son esprit et de ses mœurs, conservent et respectent l'antique distribution du logis, suivant des règles immuables et surannées.

Malheureusement, il arrive toujours ceci : c'est que les classes moyennes et populaires copient les habitudes et les usages des classes élevées au moment où ces dernières modifient ou abandonnent leur manière de vivre.

Nous avons vu cela avec la carte de visite, nous le

voyons à propos du salon, qui devient le rêve et le désir des petites gens.

La maison populaire n'a besoin ni d'un salon, ni d'une salle à manger ; par contre nous l'améliorerons énormément en popularisant l'habitude de la *Wohnstube*.

Le retour à la *Wohnstube*, pièce centrale, rendez-vous familial, sera un retour vers le passé qui ignorait les pièces spéciales destinées à la réception ou aux repas.

La salle à manger a à peine 150 ans d'existence et Louis XIV lui même, dans son palais de Versailles, n'en possédait pas.

Jadis on mangeait tantôt dans une chambre, tantôt dans une autre, sur une table dressée à cet effet, qui, après les repas, était enlevée aussitôt. Dans les classes populaires et moyennes on mangeait à la cuisine.

Dans la petite bourgeoisie, la salle à manger joue assez souvent le rôle de salle commune, c'est là que la maman a sa machine à coudre et son panier à ouvrage ; c'est là, autour de la table ronde, sous la lampe suspendue, qu'on se retrouve pour la soirée, le père lisant, la mère cousant, les enfants jouant ; c'est là que la famille du petit commerçant, du petit employé, vit quelques instants de sa vie propre après les labeurs de la journée.

Malheureusement, les salles à manger des logis modernes sont petites, mal comprises et peu commodes ; elles s'adaptent fort mal à un rôle de salle commune.

Nous devons tendre à changer cette situation en donnant aux réunions familiales un cadre plus libre et plus spacieux.

Actuellement, grâce au perfectionnement des choses ménagères, il est possible, pour former la *Wohnstube*, de réunir cuisine, salle à manger, vestibule, et de former avec ces éléments une véritable salle de réunion.

Qui n'a admiré des gravures représentant ces magnifiques cuisines d'autrefois avec leurs immenses cheminées pleines de salaisons, leurs solives enguirlandées d'appétissantes victuailles, leurs dressoirs, leur table massive chargée de mets succulents.

Tandis que les convives font honneur au repas qui leur est servi, tout un monde de cuisinières et de marmitons s'empresse, qui à la pâtisserie, qui à la rôtisserie.

C'était manger deux fois, dit Brillat-Savarin, que de manger ainsi. L'odorat était agréablement chatouillé par des odeurs pleines de promesses et l'œil se réjouissait de contempler les volailles lentement dorées par la flamme éclatante.

La cuisine était alors une chose qui se faisait loyalement à la face de tous, sans fraude et sans truquage ; hélas, il n'en est pas de même aujourd'hui.

Mais ces cuisines-là étaient celles des auberges et des châteaux ; il faut se représenter autrement celles du peuple : un trou noirci par la suie, sans plancher, sans aération suffisante. Partout traînaient des brindilles de bois, des cendres, des ustensiles, des déchets de repas, des ordures, tout était encombré et sali.

Dans son livre *Anticipations*, l'anglais Wells, qui a des visions d'avenir si pénétrantes, nous parle de la maison de demain qu'il nous montre édifiée par des procédés tout différents de ceux qui sont en usage aujourd'hui.

Passant à la cuisine, il nous la montre avec un petit poêle net, propre, chauffé par l'électricité, permettant de cuire les choses sans surveillance, le temps voulu, grâce à des jeux de vapeurs. Débarrassée des ustensiles inutilisés qui la remplissent encore, du bois, du charbon, des cendres, elle se transforme en une cabine où la maîtresse de maison vient, de temps en temps, tourner un robinet.

Nous n'en sommes pas encore là, mais déjà la cuisine des plus pauvres peut se faire maintenant sans odeur, très proprement et pour ainsi dire, *du bout des doigts*. Il faut voir comment on a su, en Angleterre et en Belgique, transformer la cuisine des classes populaires, la rendre brillante et pimpante, facile à tenir et à nettoyer. Avec le gaz spécialement, la ménagère n'a plus rien à redouter qui salisse et noircisse.

On est encore très en retard dans certains de nos

cantons, au point de vue de l'aménagement des cuisines. C'est là que la tradition doit céder le pas au progrès.

Par l'incorporation de la cuisine dans la *Wohnstube*, nous assurons le chauffage de celle-ci par le moyen le plus économique.

La *Wohnstube* est une tradition à reprendre, elle existait dans la demeure de nos ancêtres, elle existe encore dans nos grandes fermes, avec ses dressoirs, ses buffets, ses lavabos, ses bancs qui couvrent le long des parois, sa table longue où s'incruste le monogramme du Christ, tout cet ensemble original, simple et pratique auquel on a si bêtement renoncé.

Il y a un précepte à observer qui domine tous les autres : *débarrasser les chambres à coucher de leurs habitants pendant la journée, empêcher la famille ouvrière de vivre là où elle dort*. Avec la *Wohnstube* nous parviendrons, peu à peu, à modifier dans ce sens des habitudes funestes.

Il ne faut jamais oublier, dans la disposition d'un intérieur, que les enfants se couchent plus tôt que leurs parents et que, par conséquent, ils doivent être mis à l'abri du bruit, de la fumée des pipes et des mauvaises odeurs.

La *Wohnstube* doit être *gemütlich* dans son arrangement, pour employer cette jolie expression allemande dont nous n'avons pas l'exact équivalent en français.

Il faut qu'on en jouisse sans peine et sans effort, qu'on y soit appelé, suivant l'heure, ou au repos dans les joies familiales, ou au travail.

Il faut qu'elle soit accueillante au visiteur, qu'elle se prête, dans sa souplesse, aux besoins les plus divers de la journée et de la vie.

Il faut qu'elle soit à tous et que chacun cependant y trouve son coin réservé, la femme près de la fenêtre avec son ouvrage, l'homme à sa table, qui doit à l'occasion devenir un établi, facilitant certains travaux domestiques. L'enfant aura lui aussi son pupitre et son petit banc, à une place réservée pour cela.

Tout doit être combiné pour l'intimité et l'intimité ne doit jamais être sacrifiée à la *parade*. Il est donc recommandable que l'architecte de la maison prévoie des coins qui donnent à la *Wohnstube*, sans cesser d'en faire une seule pièce, ces espaces distincts dont chacun s'arrangera.

Finissons-en une bonne fois avec ces pièces carrées si peu hospitalières et qui ne se prêtent à rien.

On placera, dans la *Wohnstube* la petite bibliothèque familiale, sur des rayons, ou, mieux encore, dans une armoire vitrée et fermée.

Cette armoire et d'autres encore, peuvent être ménagées dans la profondeur des murailles.

Les meubles de la salle commune doivent être en bois naturel et solidement construits, car, d'un emploi constant, ils seront sujets à l'usure et aux dégradations. Je préférerais le chêne ou le sapin clair légèrement verni.

Revenons aux bancs, abandonnés pour ces canapés informes et lourdement remboursés, qui finissent par être grinçants et vallonnés ; ces canapés sont le réceptacle des microbes et des poussières nocives.

La forme des bancs peut être variée à l'infini et en les garnissant de coussins mobiles qui seront facilement mis à l'air, exposés au soleil et nettoyés, on les rendra très confortables. Si l'on veut un sofa, qu'il ne soit pas alors un ornement, mais un véritable lit de repos, sans cesse utilisable.

Notre climat nous défend les chambres trop hautes, difficilement chauffables : évitons donc d'employer dans leur décoration et leur aménagement tout ce qui contribuerait à les abaisser encore pour notre œil : les lignes horizontales trop prononcées, les frises trop larges, les plafonds trop chargés de moulures et de peintures. Il faut éviter la manie italienne de transformer les plafonds en ciels bleus avec des nuages et des petits oiseaux.

On produit un effet d'abaissement en tapissant les plafonds avec la même tenture ou le même papier que les parois.

Un plafond blanc, uni, relié à la paroi par un seul

mouvement et semblant la continuer sans interruption, fera paraître la chambre beaucoup plus haute.

Les gros dessins, dans les tapisseries, rendent les chambres plus petites et créent une obsession désagréable; les petits dessins font valoir les gravures et les choses apposées aux murailles.

Débarrassons nos plafonds de ces espèces d'omelettes à suspension, qui en indiquent le milieu. Avec les nouveaux moyens d'éclairage, la suspension médiale est une habitude surannée.

Il faut que la table où l'on mange puisse être changée de place, mise par le beau temps devant la fenêtre ouverte, tirée près du feu par un grand froid. C'est stupide de s'aligner tous les jours au même endroit en vertu d'une routine invétérée.

C'est surtout dans la disposition des fenêtres qu'il faut opérer de grandes réformes. Logiquement les fenêtres doivent être faites pour les chambres et pour ceux qui y habitent, mais grâce aux idées aujourd'hui régnantes, la fenêtre est ménagée surtout pour la rue, pour le passant. On les aligne ou les accouple pour faire beau voir, sans se soucier souvent, le moins du monde, des commodités intérieures. C'est la disposition des fenêtres qui règle celle des chambres, alors qu'il devrait en être tout le contraire.

Depuis la Renaissance, l'architecture s'est laissée imposer en matière d'ouvertures un joug qu'elle doit secouer, nous en avons assez de cet alignement bête et symétrique qui dote de fenêtres égales des locaux ayant des destinations différentes.

En cette matière notre affranchissement est commencé depuis quelques années, il faut le poursuivre en nous inspirant de la maison gothique qui savait unir tant de fantaisie à une logique architecturale impeccable.

En parcourant ces jours derniers un journal illustré allemand, je suis tombé sur une caricature représentant une maison à plusieurs étages. Tous les meubles de ses habitants, armoires, commodes, lits, canapés étaient

suspendus en dehors des fenêtres par des cordes et des poulies et se balançaient dans le vide.

Ce spirituel dessin était accompagné de la légende suivante : « Les maisons modernes étant construites de telle façon qu'on ne peut plus y placer ses meubles, on voit ici à quelles extrémités en sont réduits ceux qui les habitent ».

Cette critique est parfaitement fondée : dans la plupart des appartements locatifs on ne sait plus comment ranger ses meubles, tant les portes et les fenêtres sont mal placées et c'est une pitié de voir établies tant de chambres à coucher dans lesquelles il est impossible de placer un lit dans une position normale.

Il est important de prévoir dans la maison populaire la construction d'une petite annexe couverte et abritée, protégée contre le vent, qui permette de longs stationnements au bon air frais et pur. Là, les enfants pourront jouer et travailler, même les jours de pluie ; là, la ménagère épluchera ses légumes et se livrera à ses interminables raccommodages ; là, le père de famille s'occupera de quelques petits travaux manuels ; suivant le cas il pourra même y exercer son métier.

C'est l'air vicié des chambres qui rend le travail à domicile si pernicieux pour la santé ; il faut qu'il puisse s'effectuer une bonne partie de l'année dans un demi plein air. L'auvent dont je parle, quel que soit le nom dont on le décore, permettra, en cas de maladie, d'excellentes cures d'air ; on pourra, pendant la journée, y pousser le lit de malade. Sans doute, l'habitation ouvrière isolée telle qu'on la conçoit maintenant, jouit souvent d'un petit jardinet ; mais dans bien des cas et bien des saisons, le plein air complet est à redouter, tandis que l'endroit couvert et confortablement organisé dont je parle offrira de nombreux et précieux avantages, il dégagera les chambres une partie de la journée et les rendra ainsi plus salubres.

Il faut apprendre à nos populations à vivre à l'air, elles s'enferment trop.

Au point de vue esthétique ces vérandas deviendront l'occasion d'enjolivements architecturaux naturels qui donneront à la maison plus de mouvement et une meilleure silhouette.

J'ai vu à Paris, en 1905, une maison édiflée pour l'Exposition d'Economie Sociale et d'Hygiène par M. Bliault, elle possédait, sur l'un des côtés, cette pièce largement ouverte à l'air libre dont le joli toit était soutenu par une charmante colonnade rustique.

Cette petite annexe sans prétention contribuait cependant à donner beaucoup de valeur esthétique à la construction tout entière. Elle devait, dans l'esprit de l'architecte, servir d'étendage, de place de jeux, ou d'atelier, suivant les besoins du moment.

Pourrais-je passer sous silence ici le rôle des jardins, de la verdure, des fleurs, dans l'esthétique du foyer ?

Ce rôle est capital, je l'ai démontré dans mon petit volume : *La Fleur et la Ville*, dont je ne veux pas rééditer ici, sous une autre forme, les conclusions.

Il me suffira de dire que le jardin est une annexe essentielle de la maison populaire. On commence à le comprendre et le succès grandissant de l'œuvre des jardins ouvriers prouve assez tous les avantages que la famille peut tirer de la possession d'un petit jardinet.

Avantages matériels d'abord qui ne sont pas à dédaigner. Le jardin produit en effet des légumes qui améliorent sensiblement l'alimentation familiale et la rendent plus saine. Aux prix où l'on paie aujourd'hui les moindres choses, les marchés sont presque devenus inabordables aux bourses modestes. En cas de production abondante, le petit propriétaire peut vendre ses récoltes, faire argent de ses fleurs et de ses fruits et augmenter ainsi l'aisance de son foyer.

Mais les avantages moraux du jardin l'emportent encore sur les avantages matériels. Le jardin contribue puissamment à la reconstitution de la famille, il arrache les hommes au cabaret, les enfants à la rue. Il devient pour tous un lieu de rencontre et de réunion. Il noue un

lien plus étroit et plus intime entre les membres de la famille, dans une atmosphère de détente et de joie.

Depuis l'apparition de cet organe je suis demeuré un abonné fidèle du *Bulletin de la Ligue du Coin de Terre et du Foyer* et j'ai pu suivre, pas à pas, l'œuvre admirable de régénération qu'elle poursuit. J'ai pu voir que partout maintenant des familles, par centaines, sont sauvées de la ruine et du désordre social par leur petit enclos verdoyant.

Je n'hésite pas à proclamer qu'il n'est pas de meilleur moyen de combattre l'alcoolisme et la tuberculose que d'intéresser les ouvriers à leur jardin.

Dans une récente interview, le Dr Lucas-Championnière disait : « Le jardin occupera les loisirs de l'ouvrier qui négligera peu à peu les établissements publics, ces foyers de culture microbienne ; de plus, le travail auquel il se livrera au grand air neutralisera l'action des germes contractés à l'usine et à l'atelier », l'éminent praticien terminait en disant : « Comment tuerons-nous le microbe de la tuberculose ? En l'enfouissant dans les jardins populaires ».

C'est le moment de remarquer combien les pouvoirs publics ont été imprévoyants, imprudents, et je dirai même criminels, en ne protégeant pas davantage au milieu de nos agglomérations urbaines les jardins privés, devenus, grâce au fisc, une charge trop grande pour la plupart des familles, tentées ailleurs par les offres alléchantes des spéculateurs de terrains.

L'histoire de nos villes au XIX^{me} siècle sera caractérisée par ce double fait : la disparition progressive des jardins privés et leur remplacement par des squares et des promenades publiques d'une valeur sociale infiniment moindre.

Rien n'a été plus antifamilial que les conceptions de nos édilités dans ce domaine.

Nos villes suisses, dans le passé, étaient toutes des *cités-jardins*, noyées dans la verdure ; aujourd'hui les moindres espaces sont conquis par les constructions et c'est

seulement dans les lointaines banlieues que les jardins privés se maintiennent ou reparaissent.

Qui comptera par exemple ce qu'il s'est saccagé et détruit de jardins privés depuis trente ans, dans une ville comme Lausanne, sans qu'aucun effort sérieux ait été tenté pour les défendre ? C'est de l'aberration d'agir ainsi, cette manière de faire neutralise tout l'effort social qui s'accomplit dans d'autres domaines.

Le plan de cette étude m'oblige à souligner spécialement les réactions du jardin sur l'esthétique du foyer. Elles sont très nombreuses. Le jardin donne à la famille le goût de l'arrangement et du décor, il fournit par ses fleurs et ses feuillages les éléments de la parure du logis.

Il permet d'entourer la demeure d'arbustes et de plantes grimpantes qui lui font un royal manteau. La verdure est un merveilleux *cache-misère* et la plus pitoyable mesure devient belle lorsqu'elle est enguirlandée de glycine ou de vigne-vierge.

Nous avons l'habitude en Suisse de garnir nos fenêtres de pots de fleurs, souvent du reste bien maladroitement placés, et l'œuvre des balcons fleuris contribue par ses concours et ses primes à généraliser cet usage.

Mais, il faut le reconnaître, nous n'arrivons pas encore chez nous, à tirer de la fleur et de la plante tout le parti ornemental qu'elles mettent à notre disposition.

Les Anglais et surtout les Américains savent bien mieux s'en servir et je voudrais pouvoir mettre sous vos yeux quelques vues de petites villes anglo-saxonnes, littéralement enfouies sous un rideau de feuilles et de fleurs.

L'art des jardins au point de vue décoratif est encore bien peu cultivé chez nous et nos demeures ne profitent pas assez pour s'embellir de toutes les richesses végétales dont elles sont entourées.

Il est donc important que l'enseignement ménager introduise dans son programme des notions sur l'arrangement des jardins, sur l'emploi décoratif des fleurs et des plantes grimpantes, sur la façon de faire avec grâce des gerbes et des bouquets.

Il existe au Japon des académies spéciales où vont se former non seulement les bouquetières professionnelles, mais une quantité de femmes ; aussi arrivent-elles à une maîtrise incomparable et leurs œuvres, légères et délicates, ne ressemblent en rien aux fagots de fleurs qu'on vend sur nos marchés et qui traduisent, dès le premier coup d'œil, un manque complet d'éducation esthétique.

Je n'hésite pas à déclarer que l'amour du beau, le sentiment de la couleur et de l'harmonie, l'idée de l'arrangement ne pénétreront dans la maison populaire qu'après s'être développés au jardin parmi les fleurs et les plantes.

Par le jardin l'homme devient constructeur de pavillons et de meubles rustiques, il organise des clôtures, des rocailles, des fontaines, mettant ainsi en éveil toutes ses aptitudes se laissant aller à ses imaginations esthétiques ; il est impossible que tout cet effort ne se traduise pas peu à peu dans l'intérieur du logis.

Multiplions donc par tous les moyens les petits propriétaires de jardins, ce sera la meilleure manière, non seulement de faire régner parmi nous l'ordre social, mais d'y ramener l'ordre esthétique.

Dans une de ses dernières chroniques de la *Croix de Paris*. Pierre l'Ermite (l'Abbé Edmond Loutil) s'écriait : « Chaque fois que j'amène un cultivateur ou un ouvrier de la ville, ou une femme, à se constituer un bien de famille, (maisonnette, jardinet, carré de terre) il me semble que j'enracine un chêne dans la terre de France ». Cette comparaison n'est pas forcée, car chaque foyer normal est bien en effet un pilotis qui soutient le vaste édifice social.

Et puisque nous venons de parler de chêne, je veux toucher deux mots ici du rôle de l'arbre isolé dont on néglige trop l'emploi.

M. Guinier, ancien inspecteur des eaux et forêts, proposait de classer les peuples en deux catégories : « Ceux qui aiment les arbres et les forêts et ceux qui les considèrent comme un obstacle ».

Nous méritons, en Suisse, d'être rangés dans la première

catégorie, car nous aimons nos forêts, nous les soignons et nous les ménageons. Mais, malheureusement nous n'avons pas encore pour les beaux arbres, pris en dehors de toute exploitation forestière, le culte dont ils sont l'objet ailleurs, par exemple en Angleterre.

La preuve en est que les beaux arbres isolés, laissés à leur expansion totale, sont de plus en plus rares chez nous et facilement sacrifiés.

Un bel arbre au tronc altier et robuste, aux frondaisons puissantes, aux ramures largement étalées, est cependant une des grandes magnificences de ce monde.

Il vaut à lui seul tout un jardin, formant, par son dôme de branchages un salon de verdure naturel, dans lequel toute une famille peut prendre ses repas, se livrer au repos et aux jeux qui détendent l'esprit et le corps.

La possession d'un bel arbre à proximité de sa demeure et une source de joies infinies et il est navrant de constater que tant de gens qui pourraient les goûter s'en privent par ignorance ou par indifférence.

Un arbre bien placé corrige tout ce que la silhouette d'une habitation peut avoir de défectueux. Faisant de loin corps avec la maison, il la couvre et la protège, tout en la parant de sa propre beauté.

Arrivé au terme de ces considérations, il me reste à rechercher par quels moyens et avec quel appui nous pourrions déterminer pratiquement un mouvement favorable au développement esthétique du foyer, d'après notre programme et nos vues.

(à suivre.)

Georges de MONTENACH.